

Asa Lanova

Les Heures  
nues

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE PAR



« LES HEURES NUES »,  
DEUX CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS DE  
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF, DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,  
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-286-7  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*À Maurice Béjart*

*Le jour où il est né,  
Une étoile dansait dans le ciel.*

*Vous brûlerez ce que vous avez aimé,  
Vous adorerez ce que vous brûliez.*

DANS les tâtonnements de l'aube, en ces instants où, en aveugle, je navigue entre songe et réalité, fidèlement elles sont là, petites vigies dont je devine, dans la quasi-obscurité de la chambre, les silhouettes immobiles sur l'édredon, aux aguets qu'elles sont du moindre de mes mouvements, suspendues à mon souffle, bien que feignant la somnolence, captant mon humeur avant même que j'en prenne conscience. Et, au fur et à mesure que s'intensifie la lueur qui palpite en rais inégaux entre les rainures des persiennes entrouvertes, me reviennent à l'esprit les fragments de rêves qui, de nuit en nuit – oh ! cet instant fatal de trois heures du matin, qui n'appartient plus à la nuit et pas encore à l'aube, et qui, je le sais depuis mon adolescence, sera celui où, dans la plus absolue des solitudes, je m'endormirai pour toujours ! –, me font me dresser sur le lit, en sueur, aux prises avec les réminiscences d'un passé

hanté de visages d'hommes. Et ces visages, que de connivence avec l'onirisme me masque une pénombre trompeuse, me brouillant ainsi des traits qui dès lors me sont à la fois familiers et inconnus, sont immanquablement mêlés à quelque événement tragique de ma vie. Alors, pendant que lentement se dissipe un malaise que je peine à analyser, une impitoyable lucidité me revient, la conscience de ce que sournoisement je sais se rapprocher de moi, cet état qui m'est encore vague et sur lequel je m'entête à ne pas vouloir mettre un nom, me sentant néanmoins glisser vers une contrée où seules m'accompagnent les pulsations de plus en plus désordonnées de mon cœur. Me déroband à cette évidence, m'astreignant à dédaigner les signes avant-coureurs qui cernent mon corps, je tente de me raccrocher au « dur désir de durer », demeuré intact en moi. En fait, et si vraiment il le faut, je veux vieillir vaillamment. Mais je me refuse à n'être plus qu'une femme qui renonce à en être une. Pourtant, si mon visage est à peu près intact, mon corps ne cesse de lutter, et je ne suis pas certaine de l'emporter sur le Temps. Mais les prunelles lumineuses qui président à chacun de mes réveils m'éloignent pour un temps d'un désenchantement par ailleurs contraire à ma nature. « Mais non, semblent-elles me dire, ces prunelles où parmi la prase se diluent d'insondables paillettes d'or. Tu n'as rien à craindre, puisque tu sais que tout renaît avec le jour ! Toi, si attentive, en ces heures nues que tellement tu redoutes, au cri d'un premier oiseau dont tu te piques de mieux que nous savoir tirer augure... Toi, si curieuse du pas qui doucement retentit sur le gravier du jardin, et que tu attribues à une fouine attardée, ou à ce long matou noir à la voix éraillée et que,

malgré notre désapprobation, tu t'évertues à vouloir apprivoiser... Toi, si impatiente, aussi, de découvrir une fois de plus, à l'est, cet embrasement, variable selon la saison, mais face auquel, sans restriction, tu t'extasies en le voyant qui plus ou moins intensément se mire dans le frémississement d'un lac aux dunes minuscules... » Alors, sachant que, presque inaudible, un cri pareil à celui de la jeune orfraie des ténèbres me répondra, je tends la main vers ces pelages d'une douceur sans rivale: l'un, celui de Smoke la bien-nommée, ne paraissant d'un velours noir uni que pour mieux dissimuler une robe de cendre qui se révèle sous la caresse à contresens; l'autre, somptueusement angora en dépit d'origines de gouttière savoyarde, d'un gris qui vire au bleu de Perse au gré de la lumière et sur lequel tranche un petit mufle d'un rose irrésistiblement saumoné. « Vatt-elle bientôt se lever? », puis-je décrypter dans ces regards où se devine, chez Mitsou la bleue, l'impatience ludique, lorsque s'écarteront les persiennes, de découvrir, prisonnier des rideaux aux ramages indigo, ma couleur de prédilection, quelque insecte qui, infailliblement, après moult bonds et contorsions de cette persane d'emprunt, tantôt tenant de l'écureuil, tantôt de la chenille velue, finira entre des canines de Dracula miniature. La moindre contrariété paraît faire pâlir son étroit petit visage, d'un bleu alors si indéfinissable que, subitement dilatée, la pupille l'emporte sur les reflets aurifères de ses yeux. Je me résous enfin à me lever, pour le ravissement de deux odalisques qui, après un bâillement qui largement révèle un palais couleur d'églantine, ainsi que, de nuance identique parmi les deux arcs de crocs d'opaline, une langue dont ma peau connaît la

rugosité des papilles, se roulent sur les motifs décolorés du tapis marocain, offrant à ma vue des panses impudiques, l'une, si floconneuse que la brosse en demeure immanquablement prisonnière, l'autre, un brin replète et trahissant d'incontrôlables pulsions de charpeuse. Mais il arrive, avant ces ondolements sur les arabesques arabes, que soudain elles se lancent dans une danse à deux temps et qui parfois inexplicablement s'accélère, les pattes de devant et leurs pelotes armées de redoutables aiguilles à la gaine d'une pâleur translucide piétinant, martelant la peau de mouton destinée à cet usage sur l'édredon, l'œil perdu dans l'instinctive célébration du giron maternel, cependant que monte, de ces gosiers subitement emplis d'un ruissellement de perles, un ronronnement d'extase. Et moi, sans cesser de les observer, en quête des antiques charentaises que pourtant je sais avoir été, au fil des nuits, poussées sous le lit par une patte espiègle, en maugréant pour la forme je me penche pour attraper ces loques écossaises que je dissimule à mes rares visiteurs. Mais, à ce moment-là, une douleur sourde s'enracine à mes reins, qui ne doit rien, celle-ci, à la fougue amoureuse. « Au fait, ne puis-je m'empêcher de me demander à chaque fois, à quand remonte-t-elle donc, l'intrusion du dernier en date dans ma vie ? Était-ce jadis ou naguère ? » Et, brouillée depuis toujours avec le Temps, dans le doute d'un repère que finalement je préfère laisser dans le vague, je me dis que, de toute façon, repensant à ce dernier en date qui fit long feu dans mon lit, il est fort avantageusement remplacé par les deux odalisques qui veillent sur des nuits où trop souvent Hypnos me fausse compagnie.

Le claquement des persiennes contre la façade de la maison m'éloigne de ces vaines considérations. Et le miracle se renouvelle, cette renaissance qui chaque jour me réconcilie avec la vie, avec un horizon dont le premier oiseau m'a d'ores et déjà annoncé la couleur : d'une clarté exaltante avec le chant du merle, d'un gris d'argent ou de plomb avec le rauque appel de la corneille, tandis que le pépiement insistant de la sittelle prédit l'une de ces pluies qui à plaisir métamorphosent les odeurs. Je m'émerveille tout autant des pigeons et de leurs langoureux gargarismes, de l'inconsolable tourterelle à collier, de ses sanglots annonciateurs d'un printemps encore fragile, de son envol trop lent qui rase les lourdes, suaves jacinthes bleues de mars, mais qui, hélas, sans merci la livre aux assauts du long matou noir qui, voici près de deux années, me séduisit par un soir d'été ! Pour ce qui est du rossignol, il appartient aussi bien à l'été qu'à l'hiver, et ses trilles vertigineux, contrairement à la légende, ne sont pas plus de la nuit que du plein jour. Les lents encerclements de l'épervier, au-dessus d'un toit dont l'absence d'auvent témoigne d'anciennes nostalgies provençales de son bâtisseur, ne vont en réalité de pair, avant la grande canicule, qu'avec les chaleurs qui la précèdent, et où, de ce cri perlé qui ressemble à celui du faucon, il frappe d'immobilité merles et mésanges apeurés. Quant au geai au rire impertinent et aux plumes alaires fléchées de bleu, il est indissociable, parmi les brumes matinales d'octobre, des drupes à l'écale vert-de-gris du noyer. Le ramier, lui, avec son roucoulement sur cinq notes, dont la première, accentuée, alors qu'il semble ravalier la dernière, gonfle son gosier d'un rouge sombre, ne se manifeste que le printemps venu, nichant alors au

sommet du grand thuya qui ombrage le jardin, et je puis alors, entre les branchages à l'âcre senteur, distinguer son corps d'un gris-bleu irisé. Ainsi les oiseaux demeurent-ils pour moi non seulement les annonciateurs des saisons, mais aussi les augures d'événements que j'ai appris à interpréter, et qui rarement m'ont trompée. Mais ne sont-ils pas surtout les messagers du ciel, les auxiliaires des dieux? « Au cou de chaque homme, nous avons accroché son oiseau », est-il dit dans le Coran.

Passant à la hâte un kimono aux idéogrammes d'un bleu que je m'obstine à vouloir méditerranéen, je ne puis m'empêcher de jeter un coup d'œil inquisiteur au miroir de la coiffeuse. Et les yeux battus par l'insomnie que j'y aperçois, la bouche trop souvent privée du rire spontané et qu'accusent à présent des commissures un peu tombantes que je ne puis plus ignorer, la chevelure en désordre où ne subsiste qu'un fade reflet de henné que le soleil ne parvient pas à ranimer, me replongent dans la hantise de ce que de toutes parts je sens me cerner. « Jadis ou naguère? » Le doute me traverse à nouveau, avec, de surcroît, ce qui en réalité n'est autre qu'une insidieuse inquiétude: « Et si ce fameux dernier en date était vraiment l'ultime de ma vie? »

J'adresse au miroir un sourire de défi à cette idée, me barricadant derrière la si commode croyance en des incarnations successives. Mais, malgré tout, me poursuit au fil des heures la sensation que, devenue inférieure à tout ce qui m'entoure, j'ai la presque certitude qu'une certaine médiocrité me guette, me privant peut-être à jamais de toute joie émerveillée, de ces sensations troubles qui font que, envers et contre tout, l'on se sent bougrement vivant. Ainsi

l'obsession de l'amour charnel, qui n'a cessé de me tarauder, et cette fièvre de l'attente et des battements de cœur accélérés, et ce cri d'émoi qui maintenant demeure paralysé dans ma gorge... Mais encore la routine d'immanquablement souffrir et de malgré soi donner dans la lamentable maladresse amoureuse... Et pourtant, et sans en être encore consciente, ai-je peut-être atteint l'âge où l'on cesse d'être une véritable femme ? Celui où l'on ne peut plus que rêver à l'inaccessible !

Mais, comme chaque matin à la même heure, un jappement me rappelle à l'ordre de l'autre côté de la paroi. Remettant à plus tard ce genre de réflexion métaphysique, je gagne, jouxtant la mienne, une chambre d'amis qui jusqu'à présent n'en accueillit aucun. Et là, se prélassant sur la couette matelassée d'un lit qu'elle a choisi d'occuper de tout son long en diagonale, de ses babines de satin sépia retroussées elle me sourit, ma renarde du désert — l'une de ces bêtes de meutes viscéralement hantées par l'imminence de leur mort. Celle-ci, dont les ascendances bédouines furent mâtinées, du moins je le présume d'après son apparence, d'un chasseur européen de passage. Une extase, à laquelle personne jamais n'assista, s'empare de nous deux lorsque je m'allonge à ses côtés. « Tu as bien dormi, Narde, ma Narde rien qu'à moi ? Tu as fait de jolis rêves de tes sables lointains ? » De bruyants bâillements me répondent, des grognements d'ogresse qui déclenchent mon rire et témoignent, entre elle et moi, d'une tendre complicité de près de douze années. Et contemplant, encerclés d'un large trait de kohol, ses yeux et leurs reflets d'agate, m'efforçant d'ignorer leur brillance maintenant bleuie par la

taie du temps, je m'empare de la patte qu'avec maladresse on me tend, d'un blanc beige, de même que la robe tout entière, hormis les ocelles fauves par-ci par-là coquettement dispersés, assorti aux sentes sablonneuses où elle naquit. Des sentes où je la recueillis par une nuit d'août, hurlant de douleur, une patte de devant brisée par des vandales. Nous restons ainsi un instant enlacées, soudées l'une à l'autre par toutes ces années où remonte notre rencontre, elle, peu à peu devenue mon ombre, comme moi peu à peu je suis devenue la sienne. Parfois je lui parle arabe, guettant une réaction de ses oreilles dont une seule, à la nubilité, condescendit à se dresser, convaincue que le léger tressaillement qui me répond relève de plus ou moins inconscientes réminiscences. Et la maudite interrogation de ressurgir en moi : « Et si, elle aussi, était véritablement la toute dernière bâtarde de ma vie ? » Mais, pire que cette crainte-là, celle d'involontairement lui fausser compagnie la première, trahissant alors la fidélité que je lui voue, finit par l'emporter. De cette façon se perpétue en moi la même angoisse avec chacune des bêtes qui partagent ma thébaïde : celle de la maladie ou de l'accident qui les arracheraient à ma tendresse, mais, plus grave encore, dans ma fin subite, celle de faillir à l'allégeance que j'estime leur devoir.

Bientôt, cahin-caha, nous descendons l'escalier de chêne qui conduit au rez-de-chaussée, elle, gênée par la fracture dont les séquelles se sont aggravées avec l'âge ; moi, plutôt que par des charentaises distendues par l'usure et dont la semelle claque disgracieusement sur le chêne, entravée par la douleur qui depuis peu me mord la cheville.

Évitant la cuisine aux pots de grès bleu – le bleu, la plus profonde des couleurs, que les Anciens d'Égypte considéraient comme celle de la Vérité! –, ignorant le remue-ménage dont je ne sais que trop la provenance gloutonne autour du réfrigérateur, je traverse le salon aux relents de résine et de feu de bois, et ouvre toute grande la porte-fenêtre qui accède au jardin. Alors, oubliant sa claudication, elle s'élance, ma bâtarde des bas-fonds alexandrins, le poil hérissé par une fureur d'aboiements à vous déchirer le plus robuste des tympanes, se précipitant, en bousculant au passage les lauriers-tins à l'effluve de miel hivernal, vers la haie de charmilles qui borde un sentier où, désagréablement surpris, un promeneur matinal sursaute: «La sale bête!» Combien de fois, drapée dans la dignité du kimono méditerranéen, n'ai-je pas ravalé ma colère à cette insulte de béotien! Après quoi, sans plus me préoccuper de lui, jetant tout de même un regard de désapprobation à Narde, que d'ailleurs elle sait être, la mâtime, de pure composition, j'obéis au rituel quotidien auquel pour rien au monde je ne renoncerais, m'aventurant dans l'escalier de pierraille qui débouche sur un pré où, en été, tristement couchée, l'herbe dénonce la maladresse de ma faux. Déjà les trois corneilles qui, de matin en matin, sur le toit de bambou de la pergola, me réclament à criaillements discordants leur pitance, détournent l'attention de Narde d'un sentier dont manifestement elle se croit la gardienne, la faisant revenir sur ses pas et se rapprocher de moi, la robe toujours en bataille, mais les babines chiffonnées en un sourire de regret hypocrite. C'est l'instant où, de la paume, palpant l'écorce du griottier desséché que je ne puis me résoudre à abattre, je le contemple,

ce jardin, que même aveugle et sourde je pourrais parcourir en tous sens, tant il est partie intégrante de moi, reflet de mon âme, résonance de mes heures claires comme de celles où je flanche. Sera-t-il le dernier, ce jardin, qui est celui de mon enfance et que de jour en jour j'entretiens, ou un autre me guette-t-il en tapinois, lamentablement exigü, düment clôturé, parcouru par des ombres voûtées... Mais un jardin appartient-il au fond à celui qui l'aime? Si, par quelque fatale malédiction, il me fallait le quitter, je l'emporterais dans mon cœur, et son ombre, ses odeurs me suivraient, tandis que lui retiendrait mon ombre couchée sur le pré, enlacée au tronc de son plus vieil arbre. Aussi, à l'idée de devoir le perdre, ce jardin, je me dis, non sans la présomptueuse conviction que je parviendrais à y couper, qu'il faudrait me tordre le cou pour m'arracher à ce que je considère comme étant mon tout dernier univers! Mais, si je devais le perdre sans recours possible, ce jardin, il est un endroit, l'unique, auquel je puis songer sans désespérance: le Désert. Ce désert où je tenterais de me reconstruire un semblant d'existence, sans plus même la possession de la bête – qui d'ailleurs ne se possède pas vraiment –, reniant ce que je fus, hormis un certain souvenir, celui de mon unique amour-passion, jusqu'au jour où, la tête brouillée par l'abstinence, sans plus de force ni d'espérance, mais avec une sagesse acquise à force d'ascétisme, j'irais, marchant sans autre repère que celui de n'en plus avoir, jusqu'à ce que, brûlée par le soleil, exténuée par la soif et la faim, je trépassé en contemplant une ultime fois ces dunes qui recèlent tant d'ossements auxquels peu à peu s'intégreraient les miens.

Les heures où je flanche... Des heures qui peut-être ne se représenteront plus de la même manière et que, par conséquent, je l'ai appris à mes dépens, et quelle qu'en soit la couleur, il faut savoir vivre sans révolte. Il ne s'agit en aucun cas d'une volonté de dénigrement de l'angoisse, mais d'une acceptation sereine du moment présentement vécu.

Bien que fendillée, creusée par le dessèchement, l'écorce du griottier ne tarde guère à réagir sous ma paume, ses quelques larmes de résine, d'un or brunâtre, paraissant vouloir me transmettre un message, me signifier que sa fin proche n'est qu'apparence, que ses racines, elles, détiennent encore la force de renaître d'une autre façon – dans le surgeon grêle, l'éclosion inhabituelle de fleurs sauvages aux entours de son tronc. La sensation bientôt se fait si intense que, ne pouvant m'éloigner de l'arbre, je m'assois, proche de lui, sur la large pierre plate qui, à cet endroit, nivelle une terre gorgée de souvenirs, dont celui d'une main chère entre toutes, celle-là même de mon grand-père qui, voici bien des années, planta ce griottier. Et l'espèce de connivence que je partage avec cette pierre et son empreinte lointaine est au fil du temps devenue un rituel auquel je m'astreins même au cœur de l'hiver, alors que, sans autre vêtement que le kimono aux idéogrammes, je mets à l'épreuve l'endurance de mon corps. Mais, à ce défi, se mêle le désir d'une communion entre le froid et moi. Un froid que, depuis mon exil de quatre ans à Alexandrie – un exil que j'appelle ma « campagne d'Égypte » –, je recherche avec volupté, me rappelant la terrible torpeur d'août, dans le sixième étage proche de la mer où j'écrivais avec obstination, tandis que suant sang et eau sous le tournoiement

sporadique d'un ventilateur je sentais mon cœur qui s'emballait, s'affolait de ses pulsations inégales, anxieuses, tel un tam-tam épuisé.

Souvent, assise sur cette pierre aux odeurs d'humus, une flèche fauve me dépasse avec un petit grognement sauvage, « mmrrrr! », tel un météore, qui derrière elle laisse un sillage imaginaire, avant de disparaître derrière la haie de charmilles en un froissement de feuillages. Djûna la rousse, chatte fantasque et tyrannique, adoratrice du feu et d'une lune à son plein, chasseuse impitoyable de phalènes, elle aussi rescapée de ces « hahabs » (terrains vagues) alexandrins où se dissimule, parmi les ordures, le serpent venimeux.

Le froid, celui que, à présent, je continue de rechercher, et qui n'a aucune emprise délétère sur mon corps, est en réalité une forme d'ascèse. Ascèse pareille à celle de l'écriture, et qui, paradoxalement, rejoint ma conception de l'érotisme. Mais, que ce soit dans la belle froidure d'hiver ou la chaleur naissante d'une aube d'été, assise sur cette pierre une idée peu à peu s'empare de moi tout entière, la grande obsession qui guide ma vie, qui en est le point cardinal. Je ne puis alors m'empêcher de tourner la tête du côté de la maison où, entre les tortueuses arabesques d'une passiflore envahissante, deux persiennes en permanence mi-closes maintiennent, de surcroît filtrée par deux rideaux de saphir, une pénombre propice à la redoutable, la salvatrice, « chambre aux mots ». Délaisant alors le griottier, parcourant en vitesse ce jardin que j'arroserai au crépuscule du soir, sans oublier, en août, d'irriguer la rigole qui encercle le pied des tomates, et celle que je creuse autour des rosiers plantés en souvenir de ma mère, allumant ainsi, du jet de mon

arrosoir d'aluminium, des arcs-en-ciel auxquels, malgré moi, au cœur de l'été, se prendront les éphémères, je regagne la maison. Ma journée commence, son horaire quasi militaire et qu'aucun homme, jamais, ne parvint à longtemps supporter. Mais il est vrai que toujours j'ai eu le génie d'empoisonner toute existence à deux, quitte, une fois l'élu du moment parti avec armes et bagages, à en souffrir de mille regrets... La cuisine aux pots de grès m'attend, avec l'odeur régénératrice du café, le chateau de pain mordu à pleines dents, et la fringale bruyante de ces sept félins que, de haute lutte, les sauvant ainsi de la boulette de viande fourrée de strychnine, ou de la balle d'un policier noctambule, je ramenai eux aussi de ma « campagne d'Égypte ». Quatre mâles voleurs et chicaneurs, et trois femelles au caractère lunatique. Il me faut alors user d'une autorité qui ne fait que piètre effet pour parvenir à tranquillement m'attabler, résistant à l'assaut de pattes et de petites gueules quémandeuses. « Vous arrive-t-il de faire autre chose que de cajoler ces bestioles ? », me demande l'un de mes plus proches voisins, qui ignore tout de la « chambre aux mots ». Ce même voisin qui, sous un prétexte quelconque, après avoir gauchement secoué les grelots qui remplacent la sonnette défaillante, pénètre dans le hall d'entrée, l'œil en coulisse, cherchant manifestement à découvrir, dissimulé derrière l'une de mes tentures orientales, quelque éphèbe à la barbe non encore bleuisante. Il en est invariablement pour sa peine, l'imbécile, débarquant à contretemps, trop tard ou... trop tôt ? Mais je ne sais que trop combien, plutôt que d'admettre ce « trop tard » qui me tourmente, que l'accalmie actuelle de mon cœur et de

ma chair n'est en réalité qu'une forme d'attente de mon subconscient, et que, bientôt, à l'improviste, rejaillira ce tumulte indéfinissable de l'âme et des sens, et se remettra à flamber le brasier à la fois rédempteur et dévastateur qu'est la rencontre d'un homme dont l'essence répondra à la mienne. Une essence qui, du moins je le crois, porte la couleur de l'infini, ce bleu impalpable n'appartenant peut-être qu'au songe, mais dont la seule idée me trouble en profondeur. Qui sera-t-il, celui qui, pour l'instant, n'est que vision d'un très éventuel avenir, fantasmagories et perceptions floues, et qui pourtant, bientôt, je le pressens, fruit d'une trop longue attente, se muera en obsession? Ce que je sais, en revanche, c'est que par l'une de ces coïncidences ourdies par le destin, s'il franchit le seuil de ma thébaïde, cet homme-là, avant même que je le reconnaisse, Narde flairera en lui l'usurpateur futur, celui qui lui volera une partie du temps qu'elle estime lui appartenir; mais, et je m'en apercevrai à la subite altération de son regard d'ambre brun, redoutera aussi, au plus fort de l'état amoureux, et pour me l'avoir vu vivre tant de fois, l'inévitable souffrance qu'engendre tout irraisonnable emportement! — tandis que bien souvent, et sans en avoir réellement eu conscience, je ne faisais que me jouer la comédie de l'amour! Comédie, malgré tout, reconnaissable à la soif de bête malade, au dégoût de toute nourriture, à l'éclat nouveau du regard, à la modification des exhalaisons les plus secrètes, à l'inexorable dépossession de soi-même, enfin, qui fait que toute chose n'est plus vue qu'à travers le prisme du visage prétendument aimé. Alors s'emparera de moi, je le sais, la hantise de la perte ou de la trahison, ou,

préférable encore, la décision de la rupture volontaire, afin que ne se dégrade pas le redoutable amour-passion – ou plutôt ce que, dans mon âpre aujourd’hui, je veux prendre comme tel, ne l’ayant en vérité vécu, et je n’en suis que trop consciente, qu’une seule et unique fois. L’amour-passion qui, de toute manière, porte en son acmé le germe de sa propre destruction...

L’écriture est bel et bien le point cardinal de mon existence. Ainsi, cette discipline quasi militaire et que personne ne supporta longtemps est-elle dans ses moindres instants organisée en fonction de l’heure, presque invariablement la même où, non sans un frisson d’appréhension, j’ouvre la porte fatidique. La chambre est en constance plongée dans une pénombre propice au recueillement – l’écriture, de même que la danse et l’amour, n’est-elle pas une forme de prière, une transfiguration de la réalité, qui en fait tomber les masques? –, pénombre qui, selon le temps, zèbre de clairs-obscurs les rideaux de cotonnade indigo. Les portraits qui dominent ma table de travail n’en ressortent que mieux, tantôt s’animant de façon bienveillante, tantôt demeurant d’une froideur communicative. Assise à cette table qu’éclaire, tamisée par son abat-jour vert olive, la lampe de bureau qu’entourent mes précieux sulfures bleus, il m’arrive de me détourner de ces témoins intimidants qui m’encerclent, de volontairement ignorer l’œil myope et cependant perçant de ce Georges Belmont, que j’ai toujours appelé «Maestro», alors que résonnent en moi les paroles de suspicion qu’il m’adressait au temps de la Joie: «Méfiez-vous, mon enfant, je lis en vous à livre ouvert!» L’expression de Durrell persiste à

m'échapper, à la fois triste et ironique, pour moi indissociable de ces mots qui m'obsèdent: « On ne fait l'amour que pour se confirmer sa propre solitude! » Ou bien encore, toujours de lui, ceux qui m'atteignent avec tout autant de cruauté: « L'écrivain, le plus solitaire de tous les animaux! » Burgess, lui, ce colosse, fronce le sourcil, et je ne sais si la lippe de sa lèvre inférieure témoigne de la distraction ou de la dérision. Mais des traits de Miller se dégagent la bonté, l'innocence qui transparaissent dans la plupart de ses livres et qui si bien s'apparentent à la magique, merveilleuse naïveté de ses aquarelles. « Toujours vif et joyeux » était sa devise. Cher Henry, qui, sans jamais s'y être rendu, plutôt que de trépasser comme il le fit à Pacific Palisades, eût aimé se désintégrer dans la lumière du Tibet...

Arc-boutée sur mes feuillets bleus, le stylo en suspens, il me faut surmonter mon intimidation pour ignorer ces regards qui avec plus ou moins d'amabilité me toisent. Alors, comme l'a dit Henry, je cherche à danser à l'intérieur de moi-même, afin d'éveiller les forces vives qui sommeillent en moi, et bravement je débouche l'encrier à étiquette violette. Le temps passe, beaucoup de temps, cramponnée que je suis à ces graffiti que je veux violets, mais qui, fraîchement tracés, brièvement s'apparient à la pourpre.

Souvent, bien trop souvent, il arrive que ces graffiti, avant même que de virer au violet, avec nervosité chiffonnés finissent dans une corbeille d'osier la plupart du temps pleine à déborder. Pour moi, l'écrit ne peut s'accomplir sans ce passage par la destruction. Mais je n'en persiste pas moins à poursuivre cette traversée d'une immensité obscure et nue, cramponnée à ses intransigeantes règles d'or,

seul élément tangible dans tant d'immatérialité. Consciente que je suis que, sans cette voie malgré tout dangereuse, depuis longtemps je serais morte. Écrire ou n'être plus qu'une survivante cernée par la folie – elle qui me guette, la garce, depuis l'adolescence ! Et puis, l'écrit n'est peut-être après tout qu'une volonté désespérée de posséder ce que l'on ne peut atteindre. La hantise, aussi, de ne pas parvenir à mettre en mots ce qui nous fascine, nous dépasse au point que la description nous en échappe, ou demeure tellement au-dessous du bouleversement que provoque en nous une vision quelle qu'elle soit – comme fut pour moi l'impossibilité obsessionnelle de décrire en profondeur cette ville d'Alexandrie dont le cœur, durant ces quatre ans où je m'y enracinai, persista à m'échapper. Et sans doute est-ce en définitive de cette sorte de traque éperdue que naît une force douloureuse et cependant féconde. Mais, en dépit de tout cela, jamais ne fut remise en question la nécessité viscérale qu'est pour moi la quête des mots. Et c'est pourquoi, à un certain moment de ma vie, et bien que sachant les difficultés de toutes sortes que cela entraînerait, je décidai de ne plus rien faire d'autre que d'écrire, quitte à ne plus exister que par procuration. Et, pour cela, il m'a fallu la construire, ma solitude, l'assumer surtout, avec tous les pièges que cela engendre. Et puis, j'ai appris à l'aimer, à la cultiver, à la prolonger même hors de la chambre pénombreuse. Le jardin fut fréquemment mon exutoire, la contemplation de l'arbre aimé, celle de l'oiseau dont un petit bruissement d'ailes révèle la présence, parmi les deux grands buis qui se touchent l'un l'autre, et où, à mon passage entre leurs branchages à l'amère exhalaison, subitement

dérangée, l'épeire se réfugie dans la nacelle que lui tisse aussitôt sa toile irisée. Me fascinent aussi les libellules et les éphémères qui, au crépuscule du soir, malencontreusement se prennent parfois au prisme du ruissellement d'eau de mon arrosoir, les fourmis et leur accouplement funèbre, l'abeille qui, gourmande de son pollen, peuple la vigne vierge d'une fébrilité communicative, tandis que merles et grives, bientôt, lorsqu'elles auront viré au violet, s'abattront sur ses baies. Quant à ceux des profondeurs, aux regards aveugles face à la lumière soudaine, je ne puis les déranger, avec ma bêche, sans un sentiment de profanation, et ce sentiment, à la vue des blessures boursoufflées des vers de terre, me replonge dans mes apitoiements de gamine chétive. Et puis il y a la terre, la grande consolatrice. Cette terre que j'aime creuser à mains nues, à m'en barbouiller le visage et le corps, telle une communion qui, en définitive, n'est qu'une initiation à la toute dernière. Mais il y a encore, fondamentale, l'importance du lieu où j'écris. Cette maison, que je veux être ma toute dernière et ne cesse d'aménager, et sur laquelle je veille, attentive à sa respiration, à ses soupirs, ses craquements qui, la nuit, parfois me font croire à quelque pas appartenant au passé – et je sais qu'en réalité il en va ainsi –, à ses taches de moisissure, aux crevasses de ses murs, aux grincements nocturnes de ses contrevents, au passage d'un train, vers une heure du matin, qui me rappelle celui, à Alexandrie, dont le sifflement, animant mes nuits blanches d'alors, me détournait de ma contemplation des paquebots, au large, en attente de leur accostage dans l'étroit chenal du port. Qu'elle est fragile l'adéquation entre le lieu et l'écrit où ce

dernier prend naissance ! Aussi, la hantise de devoir brutalement en changer me poursuit-elle jusque dans le rêve, celui qui, à la pique du jour, traverse un semblant de sommeil qui ne me délivre que rarement de mes obsessions. Comment partager tout cela avec un homme, en dépit du désir secret, inavoué, que j'en ai ? Ne plus pouvoir vivre sans cet homme, ni partager mon existence avec lui ! La conscience de cette évidence plus encore m'enfoncé dans ma satanée, ma maudite solitude ! Mais comment vivre sans aimer, sans ne plus pouvoir aimer ? N'est-ce pas la mort lente avant terme !

« ... Méfiez-vous, mon enfant, je lis en vous à livre ouvert... » Susplicieux, ou plutôt trop lucide Maestro, qui me prêta toujours, et souvent non à tort, des amours qu'il présentait néfastes à mon évolution. Et aujourd'hui qu'est révolu le temps de la Joie à ses côtés, tandis que, dans cette petite chambre lointaine où, affaibli, il semble feindre un sommeil pareil aux insondables profondeurs d'une eau glauque, il demeure le grand témoin, le guide de mon existence, celui qui, dès notre première rencontre, me marqua d'une empreinte indélébile. Dans quelle contrée étrange se trouve-t-il, le dormeur de cette petite chambre, sans doute la dernière, où il n'appartient plus tout à fait au monde des vivants, et pas encore à l'autre. Je crois quant à moi que lentement, très lentement parmi ces eaux profondes, il remonte le cours de sa vie, émergeant parfois de son sommeil avec une lucidité qui éphémèrement le réapparente au monde. Il lui arrive, en ces moments-là, me dit-on, de se mettre à parler anglais. Se croit-il alors dans ce Dublin qu'il adorait, ou à Big Sur, en conversation avec Miller ou jouant joyeusement au tennis avec lui ?

Un Miller dont il devait un jour me confier que, parmi ses grands interlocuteurs, il restait en définitive le seul à avoir résisté à la fuite du temps et à l'analyse.

« Le ciel n'était encore  
qu'une grande pâleur  
sur la face de l'ombre, et la terre et la mer  
étaient au creux de l'ombre  
des montagnes d'odeurs –  
Le temps n'était encore  
Qu'une grande pâleur  
Et les formes étaient  
Des lignes de chaleur  
Dans le ventre de l'ombre, quand le vent se leva  
Les yeux pleins de semences  
Et les paumes creusées  
Par la chaleur et l'ombre. »

Les poèmes de Georges sont en permanence sur ma table de travail, lus et relus avec le même bouleversement. Aussi m'est-il, à présent, bien douloureux de raccorder leur beauté à ce profond dormeur dans son lit d'hôpital.

Mais la solitude n'est pas seulement ce périlleux face à face avec soi-même. C'est encore l'âpre apprentissage du mutisme, tout d'abord inconscient, sournois, et qui lentement s'installe en soi, peu à peu vous entrave la gorge et bientôt vous fait éluder toute tentative de dialogue, quel qu'il soit. J'ai mis beaucoup de temps à comprendre à quel point je m'étais moi-même condamnée à me taire. Devenue une taiseuse comme l'était mon grand-père, lorsque, penché sur son établi, il cachait les peines que lui infligeait ma grand-mère volage. Mais, taiseuse je ne le suis en

aucun cas avec les bêtes, avec lesquelles, de toute manière, je communique de façon occulte, par une extraordinaire transmission de pensées ou par un langage qu'elles et moi nous sommes seules à comprendre. Il y a aussi les dialogues silencieux que j'entretiens avec des ombres appartenant au passé, et c'est là, sans aucun doute, plutôt que sur le feuillet bleu, que s'articulent certains mots. Jusqu'où irai-je ainsi, moi qui déjà redoute l'appel téléphonique au point de perpétuellement débrancher l'appareil, qui ne réponds plus que rarement à qui secoue les grelots de ma porte d'entrée. Il m'arrive de rire – d'un rire nerveux – à l'idée de l'étonnement, voire de la désapprobation vexée de ceux qui, en vain, cherchent encore à m'arracher à cet état – celui d'une quasi-somnambule.

Il peut néanmoins se produire que, sur une impulsion, je sois subitement atteinte d'une logorrhée que pourtant je sais malade. Je me précipite alors sur le téléphone, pour la surprise quelque peu stupéfaite de ceux qui malgré tout me sont restés fidèles, ceux qui savent de quel bois je suis faite et l'ont accepté. Il se peut également, et sans crier gare, lors d'une de mes rares sorties, que se déclenche un dialogue entre un inconnu et moi. Mais, pour que vraiment se noue la conversation, il faut que préalablement se soit établi entre nous une sorte de choc électrique, une forme de reconnaissance identique à celle que l'on éprouve à la vue d'un lieu que l'on croyait n'avoir jamais vu. Ainsi en ira-t-il, je le pressens, avec cet homme de mes fantasmagories, auquel, toujours sans en connaître la véritable raison, je persiste à prêter une aura bleue, et qui surgira de je ne sais encore quelles nues. Qu'advient-il, alors,

de ce ressassement obscur de la pensée d'où s'organisent les mots? Car, si ce n'est pas à la table qu'ils jaillissent, c'est bien dans le monologue organique qui jour et nuit se poursuit, obsédant, persécuteur, qu'ils prennent naissance. Je crois foncièrement que l'amour, du moins ce que je m'obstine à prendre pour tel, est néfaste à l'écriture, sauf s'il demeure, magnifié, dans un imaginaire que rien ne peut égaler. Et pourtant, et quel paradoxe, je sais qu'il en est le ferment — celui de l'amour aveuglant, toujours à venir et qui en définitive n'en est que le désir. Douleur annihilante que celle de ce désir! Comme est finalement douloureuse l'attirance de la chair. Avec, telle une fête vertigineuse, la jouissance qui fait pleurer. Mais je crois aussi qu'un amour subit, imprévisible, peut modifier le cours d'un livre en friche. Cela devient un autre écrit, nanti d'un autre ton. Alors la cassure me semble irréparable, ou alors fichtrement difficile à transposer. Il faut dès lors choisir entre l'éblouissement qu'est l'état amoureux, ou l'ingrat renoncement à ce dernier. Et cependant, la seule idée de cet homme à l'aura bleue me poursuit, et contradictoirement son attente, même s'il doit n'appartenir qu'à l'imaginaire, agit en moi telle une forme de renaissance. Néanmoins, il me faut bien admettre que, parfois, je me sens à l'étroit dans le carcan de discipline qu'est devenu mon quotidien; son invariable déroulement qui me structure le corps et l'esprit et qui empêche peut-être la rêverie inhibitrice, mais engendre, si je ne m'en méfie pas, un ennui destructeur. Chaque jour, à la même heure, cette même table tachée d'encre violette et où de petites gaines de griffes félines se mêlent à mon désordre de papier bleu... et la page inachevée, ou

carrément vierge certains après-midi, qui fait sourdre à mes tempes une mauvaise suée... Et, durant ce temps, ma vie qui s'écoule, ce qu'il en reste du moins, prisonnière que je suis d'une trop longue distanciation d'avec le monde. Mais, malgré tout, c'est ce carcan qui me tient en vie, et je sais combien le briser aurait tôt fait de m'anéantir.

Le noyer de mon enfance n'est bientôt plus qu'un squelette gigantesque où déjà s'incruste la mousse. Depuis quelque deux années, sans parvenir à vraiment y croire — lui que, petite fille, je pensais immortel —, j'ai assisté à son déclin. Au fil des jours, été comme hiver, assise sur la pierre plate du pré, j'ai observé, incrédule, ses ramages qui s'éclaircissaient, ses drupes qui se raréfiaient, de plus en plus malin-gres. Mais, en dépit de ces symptômes contre lesquels je savais ne rien pouvoir, je n'ai cessé de croire à son encore possible résurrection. Pourtant, quelque chose de sournois me disait que, en réalité, il s'agissait d'un présage, d'un avertissement néfaste que je ne pouvais, ou ne voulais accepter comme tel. La mort d'un arbre n'est-elle pas le signe de la fin d'un cycle, quel qu'il soit ? Je crois profondément aux messages que nous adresse la nature, tout comme je crois aux augures des oiseaux. Alors, comment ai-je pu ignorer la présence quotidienne de la corneille qui, immobile du haut des ramures desséchées du noyer, m'épiait, dans la chambre aux mots, à travers les rideaux indigo ? Et puis, me refusant à un malheur possible, j'ai voulu occulter ces avertissements, jusqu'à ce petit matin gris de novembre où quelque chose en moi s'est définitivement brisé. Un petit matin qui, un jour,

guidera mes pas sur une certaine plage d'Ostende, en quête de « ses » cendres, ou dans quelque autre lieu ultérieurement décidé, pour un ultime pèlerinage. Mais, avant que ne s'incrute en mon âme cet obscur pressentiment, je cultivais le même refus, en somme, que face à l'innommable signe que de toutes parts je sens me cerner. Mes cheveux, mes os, sont peut-être déjà en train de blanchir ? Mais qu'importe, en définitive, le muscle qui peu à peu perd de sa vivacité, la raideur d'une cheville, les reins qui ne se ploient plus qu'avec un certain effort, pourvu que perdure l'émerveillement, une fois les miasmes de la nuit dissipés, qui s'empare de moi à la naissance du jour. Et le bonheur renouvelé à la vue de la fleur enfantée par la nuit, l'enchantement ébahi face à la folle multiplicité des lianes de la passiflore, celui qui m'enivre à la métamorphose des odeurs par temps de pluie ou de canicule, ou encore le cri d'un premier oiseau dont la silhouette se découpe parmi la lueur laiteuse qui à l'aube semble rattacher le lac au ciel, et qui n'appartient plus aux ténèbres et pas encore au jour, et celle, presque inaudible, de la plainte mélancolique de l'arbre blessé. Et puis, qui ne cessera de m'arracher à mes rares instants d'amertume, cet or, dans le regard du chat, dont l'espèce d'arrière-sourire maugrebin qu'accompagne certain petit cri chevroté me signale la présence du merle imprudent. Le temps m'est-il vraiment déjà compté où, peut-être, la jouissance de fouler la terre de mes pieds nus me sera refusée ? Et l'idée de ce refus, certains matins, après le cérémonial de la pierre, me précipite dans de durs labeurs, le bois scié, entassé en fagots, les sécateurs huilés, la hache effilée, la faucille aiguisée, la terre rudement bêchée en vue des semis

de printemps ou d'automne, les outils lavés à la fontaine et celle-ci nettoyée, brossée jusqu'à ce que soit claire son eau, où je sais que viendront, en s'y mirant, boire les oiseaux matineux. Ces travaux ingrats, et parfois superflus, pour simplement m'assurer que, envers et contre tout, je demeure la terrienne assoiffée de vie. «Le dur désir de durer» me tient donc sur mes gardes, cette rage d'exister qui, malgré tous mes naufrages, me suivra jusqu'au trépas. Malgré, aussi, que je me refuse à admettre, et qui me tient tout autant sur mes gardes, la peur de ne plus rencontrer, dans le regard de homme, le reflet particulier qu'est le trouble sexuel. Jadis et naguère... Je continue donc d'hésiter quant à la durée qui s'écoula entre ce qui fut, et ce qui n'est plus, ou peut-être est encore à venir. Qu'est-il devenu, le jeune homme qui, sous un orage d'août, voulut me faire l'amour dans la terre détrempée? Ce même jeune homme qui fit aussi long feu dans mon cœur que dans mon lit. Je me suis néanmoins pliée à son désir non pour l'attrait de ses étreintes, mais pour l'étrange communion qui, dans un sillon boueux, nous imbriqua l'un dans l'autre. Et, malgré moi, longtemps j'ai gardé dans la gorge le goût de cette salive juvénile, le souvenir de l'odeur de buis de ces aisselles en sueur, et celui de nos semences mêlées aux exhalaisons de la terre sous l'orage. Mais ce fut là encore, de ma part, et j'en eus honte par la suite, la comédie de l'amour que trop souvent je me suis jouée à moi-même, sans en être vraiment dupe, pour le seul oubli de l'angoisse, sans doute, que provoque en moi le trop éphémère orgasme. Pourtant l'amour fou ne me fut pas refusé, mais il me fit si peur que je le sabrai au plus fort de sa flamme. Et, aujourd'hui

que se profile mon propre déclin, sans l'avoir encore rencontré, déjà je suis fidèle à cet homme « bleu » qui – et je me raccroche à cette idée – momentanément prendra le relais de Celui auquel je suis liée pour la vie, et sans pour autant que je lui sois infidèle – et que m'importe s'il devait n'appartenir qu'au songe. Serait-ce de nouveau le terrible, l'inconscient besoin de souffrir, qui me porte vers les amours impossibles ? Ou serait-ce encore et toujours le vieux démon charnel qui ne s'éteindra qu'avec moi ? Comme une nécessité d'avoir à m'immerger dans la douleur d'une absence sans visage ? Mais, imaginaire ou non, l'amour pour moi relève du sacré. De même que la musique de Mahler, la voix de Kathleen Ferrier, le prélude de Tristan et Isolde, certain concerto de Mozart. Les « servantes au grand cœur » qui m'ont élevée, et qui aujourd'hui « dorment leur sommeil sous une humble pelouse », m'ont, chacune à sa manière, légué cette faculté – grâce ou malédiction ? – de follement m'éprendre de qui m'est, ou plutôt ne m'est pas, destiné. Le paradis ou l'enfer à la portée. L'amour-passion, mon obsession ! Mais ne sais-je pas, pourtant, que pour que celui-ci demeure sans dégoût il faut que la mort l'achève à son zénith !

Il m'apparut pour la première fois par un crépuscule de juin, tandis que déjà l'ombre estompait la silhouette du vieux chêne dont le tronc, tordu par les nœuds telluriques, surplombe un ravin et sa rivière, repaire de renards et de fouines. L'heure où le chant du merle s'espace afin que mieux jaillissent des futaies les roulades de ce magicien qu'est le rossignol.

Je m'apprêtais, comme chaque soir à la brune, à arroser les capucines et les volubilis qui s'entrelacent à la vigne vierge escaladant la façade nord de la maison, lorsque, derrière la haie d'aubépines qui jouxte mon jardin, je distinguai une longue forme noire tapie sous les feuillages, si immobile que tout d'abord je crus qu'il s'agissait d'une ombre. Et puis, malgré la distance, entre deux paupières mi-closes j'aperçus, d'un vert luminescent, des yeux qui m'observaient avec méfiance. Et, au fond de ces yeux, je remarquai une lueur de peur qui me parut venir de très loin. J'allais m'approcher de l'aubépine quand un instinct m'arrêta. Des ondes d'une intensité singulière passaient entre la bête et moi, telle une sorte d'appel réciproque. À n'en pas douter j'avais en face de moi un véritable chat sauvage. Et aussitôt, en dépit des innombrables difficultés d'approche à venir, je sus qu'allaient s'établir entre la bête et moi des rapports passionnels. J'eus alors la maladresse, moi qui pourtant suis rompue à l'appivoisement animal, d'ébaucher un geste de la main dans sa direction. Immédiatement il eut un sursaut de tout son corps squelettique, l'échine hérissée, un éclair de colère dans les prunelles, et, malgré le sourire engageant que je lui adressai, il disparut à toute allure du côté du ravin, comme happé par la tombée des ténèbres. J'avais néanmoins eu le temps de remarquer, au bout des pattes filiformes, quatre petits sabots d'une blancheur et d'une forme identiques.

Renonçant à mon arrosage, j'allai m'asseoir sur le perron de granit, désemparée par ce regard où perçait une sorte de haine à l'égard de l'humain, et restai à l'écoute de ce rossignol qui, par les sentiments exaltants qu'il provoque, m'a toujours fait penser au

lien entre l'amour et la mort. D'où venait-il donc, ce chat comme engendré par le ravin et sa rivière zigzagante ? Quelle maltraitance, ou quelle trahison, l'avait rendu aussi manifestement hostile à l'homme ? Sa solitude était si évidente que je ne pus m'empêcher de la comparer à celle qui me maintient prisonnière de l'univers que, au fil des ans, et malgré moi, je me suis tissé.

Il faisait nuit tandis que j'entrai dans la maison. Malgré la chaleur, j'allumai ce feu qui pour moi reste un rituel quotidien, et dont les flammes, chez le chat, provoquent d'énigmatiques apparitions. Un effluve de tilleul et de menthe poivrée me parvenait des fenêtres grandes ouvertes, quand j'aperçus, éclairé par la lampe à pétrole, mon visage dans le miroir du salon. Le reflet de ces traits de recluse repliée sur elle-même depuis tant de temps me fut insupportable et m'amena les larmes aux yeux. Le visage d'une presque morte à force de mal vivre... Seule, la pensée de la chambre aux mots me restitua un semblant de sérénité. Aimer ou écrire... Avais-je encore le pouvoir de choisir ? Souffrir pour écrire, ou pour ce feu dévastateur qu'est l'amour-passion, le seul auquel j'aie toujours aspiré ? Au fond de moi, je savais que, jusqu'à mon souffle dernier, je serais tiraillée entre ces deux formes d'absolu.

Mais venait l'instant que de soir en soir j'appréhende. Celui du repas en solitaire sur la loggia. Cet unique couvert dressé sur la petite table de métal indigo ! Je n'ai pas, moi, comme l'avait un certain Satan dans sa jeunesse, le pouvoir imaginaire d'en dresser un second, à seule fin de me croire en train de dîner avec Wagner... Alors, entourée de ma meute féline, le regard perdu sur les corolles en boutons du

laurier-tin que je distinguais à la lueur des étoiles, j'expédiai mon repas, indifférente à ce que j'avalais, ne prenant en réalité plaisir qu'à ce chianti qui pour un instant me falsifie la réalité. Mais, ce soir-là, une idée me poursuivait : celle d'un long chat noir aux reins de danseur de fandango. J'étais convaincue qu'il reviendrait, que, loin de n'être qu'un hasard, notre rencontre en laissait présager d'innombrables autres. Bhakti, je l'appellerai Bhakti. Un nom indissociable de l'un des souvenirs les plus sacrés de ma vie, à tout jamais lié à Satan – « ... le même flot de vie qui court dans mes veines nuit et jour en une danse rythmée à travers le monde... ».

Narde faisait les cent pas le long de la haie qui borde « son » sentier, aux aguets, prête à vociférer à la vue du premier passant qui inmanquablement sursauterait en maugréant. Mon repas terminé, la joue congestionnée par le vin, comme chaque soir je fis le tour de ce jardin dont je connais par cœur chaque dénivellation et chaque pierre, chaque branchage épineux, chaque fourmilière et chaque vieux nid d'oiseau ayant résisté aux vents d'hiver, attentive, parmi les deux gros buis que je me refuse à tailler, aux presque imperceptibles pépiements qui précèdent le sommeil des passereaux. Une fois de plus, l'odeur de la menthe poivrée me prit à la gorge, me rappelant celle de l'intimité amoureuse. Cela ne me passerait décidément jamais, cette obsession de l'étreinte, ce feu qui couve dans ma chair et ne demande qu'à s'embraser ? Ce feu qui, la nuit, me tient trop souvent en éveil, me faisant, en sueur, m'entortiller dans mes draps, me plongeant dans le rêve érotique ou dans la songerie délétère, sous le regard critique des deux petites vigies que

manifestement dérangeant mon agitation et ma façon de rallumer d'heure en heure une veilleuse qui les fait cligner des prunelles !

Ce soir-là, une fois couchée, une préoccupation d'une autre nature me tint en éveil. Un appel muet qui semblait monter du ravin et de sa rivière, et qui me fit me relever pour aller déposer sous la haie d'aubépines un bol de lait et de la viande. Bhakti... Je m'endormis en pensant à lui, à cette noble nervosité de ses reins, à ses yeux qui m'interpellaient en même temps qu'ils me rejetaient... Les Anciens Égyptiens affirmaient que les dieux ont créé les rêves pour indiquer à l'homme la Voie à suivre lorsqu'il ne peut encore voir l'Avenir... Or, cette nuit-là, je rêvai d'un grand chat couleur de ténèbres et dont la tête lentement se métamorphosait en un visage d'homme à la beauté diabolique et aux yeux d'un bleu incomparable. Un bleu sur lequel jamais la Gueuse n'aurait de prise. Et pourtant...

C'était devenu un rituel entre nous. Chaque soir, à l'instant où la pénombre commençait à grignoter le feuillage du vieux chêne, il surgissait du ravin en rampant presque et, se terrant sous l'aubépine, sursautant au moindre bruit, m'observait à la dérobée. Il me fallut plusieurs semaines pour parvenir à ce qu'il ne s'enfuie pas lorsque je déposais la nourriture près de lui. Plusieurs semaines afin qu'il acceptât mon approche sans feuler ni se hérissier de tout son poil souillé de terre et où restaient accrochées des brindilles d'herbes sèches. Dans son regard, la peur persistait, mais les lueurs aurifères de ses prunelles peu à peu s'adoucissaient en ma présence. Malgré sa

faim évidente, jamais il ne se jetait sur la nourriture, en permanence inquiet, prêt à déguerpir à la moindre alerte. Bhakti... Il connaissait à présent son nom, dressant les oreilles quand je l'appelais de la voix particulière que je ne destinais qu'à lui. Vint alors la stratégie inverse. La gamelle non plus déposée sous l'aubépine, mais de plus en plus près de ma haie de charmilles. Et pourtant, lorsqu'il s'approchait de la nourriture, reluisait toujours la même angoisse dans son regard, et, à la seule attitude de ses reins, je le savais prêt à filer au plus petit bruissement. D'ailleurs, si par malheur un passant s'aventurait dans le chemin, la panique s'emparait aussitôt de lui, le faisant regagner l'aubépine et s'aplatir sous le feuillage jusqu'à presque devenir invisible. Étais-je donc le seul être qu'il admît ? Et puis, un soir – c'était en août –, alors que j'avais tardé à préparer son repas, en ouvrant la porte je le découvris sur le perron de granit, couché sur le paillason. Stupéfaite, ce fut moi cette fois-ci qui esquissai un mouvement de recul. Alors, lentement, lui parlant avec encore plus de douceur que d'ordinaire, je déposai la gamelle près du paillason, ni trop près ni trop loin de lui. Mais, tendant la main pour esquisser une caresse, j'eus aussitôt droit à un fulgurant coup de griffe. Il ne quitta pourtant pas le perron. Un pacte s'était donc scellé entre nous, dont de rudes manifestations allaient néanmoins se multiplier : griffures et morsures marquant mes avant-bras, mais dont je savais qu'elles n'étaient que préludes à une relation quasi passionnelle entre lui et moi. Jusqu'au jour où, avec moult précautions, je parvins à carrément lui caresser la nuque. Je crus tout d'abord qu'il allait s'enfuir, dans ses yeux une lueur hésita entre colère et

acceptation, et ce fut l'acceptation qui l'emporta. Je sus alors que nous n'allions plus nous quitter. Une étrange odeur émanait de lui, celle de ses expéditions de chasseur averti. Odeur de sang caillé, de plumes de volatiles et de peaux de rongeurs. Une odeur de meurtre et de lutttes noctambules. Nos amours étaient clandestines, jamais, et fort curieusement, ma meute égyptienne ne nous surprit. Seul le voisin qui mine de rien ne cesse de m'épier contemplait de derrière sa haie nos frôlements, écoutait mes chuchotements de séduction avec la même condescendance désapprobatrice que lorsqu'il découvre sur ma porte, à côté des grelots remplaçant la sonnette moribonde, un nouvel arrangement de ces gris-gris dont je me suis toquée depuis ma campagne d'Égypte. Et Bhakti, bizarrement, devenu presque indifférent à ce balourd qu'il tolérait à distance respectable, de déguster son repas avec délicatesse, son petit mufle plissé de plaisir en humant la chair fraîche des sardines. Il arrivait cependant que, à l'heure habituelle de notre rendez-vous, je reste en plan avec ma gamelle. Aussitôt inquiète, je l'appelais doucement, allant et venant entre l'aubépine et la charmille. Parfois, lassée d'attendre en vain, je mettais mon unique couvert sur la table indigo, mangeais à toute vitesse et, renonçant à mon cérémonial noctambule du jardin, me précipitais à nouveau sur le perron. Alors, bientôt, surgissant du ravin avec cet arrière-sourire qui me bouleverse, il arrivait tout ruisselant d'ombre, son poil nouvellement lustré, ses reins devenus moins étiés. Il exigeait à présent des caresses avant de déguster ces sardines dont son mufle satiné de noir conservait l'odeur, se roulant sur le dos, me mordillant les mains, s'agrippant à mes chevilles de

ses pattes chaussées de ses quatre identiques sabots blancs. C'était alors une extase réciproque et d'où d'étranges élans de sexualité n'étaient pas absents. Mais je restais l'unique être humain qu'il acceptât, il me le prouva à plus d'une reprise. Notre pacte était véritablement scellé, rien, désormais, ne pourrait plus nous séparer.